

*À cet instant parfait...
Rien d'autre. Rien d'autre.
Autrement dit. Rien.
Le peuplier. Vide.
Parfaitement dit. Le vide.*

Je longe le canal, une cigarette entre les doigts. Peut-être la dernière que je porte à mes lèvres. J'approche le briquet et tire sur le tube de nicotine pour que le jour se lève dans l'aspiration d'une brûlure. Le papier crépite et la cendre encore brûlante se mêle à la poussière du chemin. La fumée chargée d'inquiétudes empoisonne la fraîcheur du matin. Le tumulte de l'eau, la brise dans les ramures et mes chaussures dans l'épaisseur du tapis de feuilles mortes. Ma nuque est douloureuse. J'ai beau fermer les yeux pour échapper aux apparitions, rien ne peut m'épargner les pulsations du monde.

Je devine une présence derrière les troncs muets des berges assombries. Quelque chose m'observe dans les interstices. M'assiege. Me prend aux tripes. Ce sont les silhouettes de mes anciens complices qui se dressent entre les arbres. Le Poisson, l'Opossum, Musaraigne... J'en laissai plus d'un sur l'autre rive. Sans m'arrêter, sans même ralentir. Je surveillai ceux qui me suivaient sans rien dire. Me méfiant de leurs

intentions. Et je ne vins pas au secours de ceux qui, tentant de me rejoindre, se noyèrent dans la traversée.

Aujourd'hui, ces fantômes me pointent du doigt. Bouches silencieuses éternellement ouvertes. Accusatrices. Gorges endolories de ne pouvoir crier. Ombres aux postures malveillantes agitées dans l'exhibition de leurs plaies. Spectres dont la seule présence est une vengeance.

Peu importe où se pose mon regard, j'ai la rétine souillée. Empêchée par l'ignominie d'images qui s'incrument entre le monde réel et moi. Traverser l'océan à la nage ou marcher sur l'onde... Envie de plonger sans savoir nager. Plutôt que d'implorer une seconde chance. Pour ceux qui peuvent encore croire à cette idée. Un choix, une option, une opportunité. Les choses comme elles se présentent. Malgré nous. Avec notre consentement. Comme elles viennent. Nécessairement. Un nouveau départ... Peut-on l'envisager pour un homme tel que moi ?

Deux, c'eût été déjà trop, or il me semble avoir vécu un nombre incalculable de vies. Je n'en souhaitais aucune. Je n'en méritais pas une seule. Qu'ai-je fait de ce temps ? Qu'ai-je fait de mes bonnes résolutions ? Je respirais dans l'ombre et dans la lumière. Dans l'ombre, je savais reconnaître les menteurs. Dans la lumière, jamais je ne pris le droit d'être moi-même.

Il m'aura fallu plus de vingt ans pour comprendre le monde, pour en faire le tour, pour déterminer ce qu'on peut en attendre et ce que je pouvais raisonnablement lui apporter. Vingt ans pour comprendre quelle était notre action au Vestibule et, bien trop tard, comprendre que je traitais en soldats ceux qui furent mes seuls vrais amis.

Vingt ans, ce n'est rien. Ça passe vite. Et ça balaie, au mieux, un quart de votre vie... Impossible de revenir en arrière pour que le petit garçon fragile et terrifié que j'étais

sauve mon âme. J'ai fermé sa gueule à cet avorton, à la seule part de moi-même qu'on aurait dû épargner.

Sur la rive opposée, les hommes bâtissent de nouveaux lotissements. « Comme il y avait des loups dans les bois, ils rasèrent la forêt... » Au grill, la couleuvre ; dans le seau, les têtards. Après l'assèchement des marais, les primes d'arrachage des vignes, la disparition progressive des pinèdes et le terrassement des parcelles, débutent le déploiement du réseau de canalisations, l'apparition des caniveaux et bouches d'égout, puis la prolifération des veines et des artères électriques, l'émergence de l'éclairage public... Expansion... Développement... Croissance...

Comme des tissus organiques cultivés dans les laboratoires, les villages grossissent, deviennent de petites villes qui se transforment d'elles-mêmes en mégapoles avec leurs zones industrielles en périphérie, leurs déchetteries, leurs cimetières d'objets, leurs stations d'épuration. Comme des animaux, elles multiplient les déjections, suintent et dispensent leurs fluides, s'entre-dévorent et se reproduisent. Obscène infection. Enfin, dans cette prolifération de structures et de détritrus, il faudra placer des âmes. La nature l'a voulu ainsi...

Et la vie continue comme s'il ne s'était jamais rien passé de grave, comme si le monde dans lequel nous vivions n'avait jamais connu cette catastrophe et qu'il n'allait plus jamais subir d'autres cataclysmes. Comme si nous n'avions pas échappé au pire, et comme si nous avions échappé au pire mais sans le savoir. Même si nous avons l'intuition que le pire est à venir...

Quoi qu'ils aient beaucoup changé, ces lieux me sont familiers. À l'époque, ces terrains étaient inexploités, les collines indomptées et les étendues sauvages. Je grandis sur ces

terres. J'en connaissais les raccourcis, les layons et les sentes. Je courrais à travers les broussailles et les arbustes, collectionnant les égratignures et les morsures d'araignées. Surpris par les crépuscules, je pliais cheville sur ces mêmes cailloux et mangeais la boue après chaque dégringolade entre les sarments. Des après-midi solitaires, à crapahuter dans les garrigues et les forêts de pins avant de rentrer cradingue, épuisé, mais content. Rassuré à l'idée que la fatigue pourrait estomper le boucan dans ma tête et me procurer quelques heures de répit. Trouver le sommeil... Dormir un peu...

Je sais que nous gardons tous nos vieilles blessures au plus profond. Les enfants que nous étions ne disparaissent jamais totalement. Les différentes versions de soi restent plus ou moins accessibles dans le disque dur. (Rien n'est aussi fiable que le numérique mais conservez tout de même les copies papier de vos documents...) Nos peurs irrationnelles et nos craintes justifiées persistent cachées quelque part en nous. Elles exercent leur pouvoir, insidieusement, nous laissant croire que nous sommes maîtres de nos décisions et responsables de nos comportements. Aujourd'hui, je ne trébuche plus et je dors sur commande. On m'a enseigné ça. Ça et bien d'autres choses sur moi-même. Je ne suis plus cet enfant apeuré, tourmenté par les voix qui s'invitent, submergé par les preuves de l'existence, suffoquant dans le ventre de la planète. Je suis devenu quelqu'un d'autre. Je suis devenu autre chose.

Cinq événements qui ont marqué votre enfance ? La plupart des biographies manquent d'originalité. Les gens se ressemblent...

- 1 - Mort de l'animal domestique de la famille.
- 2 - Divorce des parents.
- 3 - Premier touche-pipi avec la petite voisine.

4 - Fracture d'un membre et convalescence.

5 - Premier voyage à l'étranger.

Je ne pourrai pas vous donner les mêmes réponses. C'est sûr...

Premièrement, mes séjours à la clinique. La violence des premières crises. Je dus apprendre seul. Qui aurait pu m'aider de toute façon ? Personne. J'étais empêtré dans la viscosité de sensations qu'aucun être humain ne peut saisir, séquestré dans la tour solitaire qui garde les secrets de ce monde, isolé dans l'alcôve sinistre où rêve et réalité sont identiques. Aucun médicament ne put infléchir ce qu'ils disaient être *ma pathologie*, aucun électrochoc ne modifia ma vision de l'existence, aucun traitement ne me ramena du pays des spectres mais, parce que j'avais compris ce qui m'attendait, parce qu'il fallait impérativement sortir de là, je fis mine d'être guéri.

Deuxièmement, la première fois que j'entendis un cœur cesser de battre. Celui de mon grand-père sur un lit d'hôpital. J'étais le seul dans la pièce à pouvoir entendre ça, à oreille nue. Je suai et j'eus terriblement froid car c'est un silence à nul autre pareil. Je lâchai la main maternelle et ce vide immense me saisit. La poitrine du vieil homme devint un gouffre malveillant au fond duquel des âmes patientes attendaient de m'arracher les yeux. De l'autre côté de cette brèche, une chose qui se déplaçait mollement me cracha au visage...

Troisièmement, mon combat permanent avec la créature qui vivait sous mon lit. La première fois que nos regards se croisèrent fut aussi la dernière. Le plus difficile fut de cacher sa carcasse éventrée sans attirer l'attention, de nettoyer les souillures sur le parquet, d'éviter à mes parents la vision de ses viscères phosphorescents.

Quatrièmement, le jour où mes géniteurs me dévisagèrent comme si j'étais un monstre parce qu'ils avaient compris ce dont j'étais capable. La fin de leur intimité, le début de leur paranoïa. Leur désarroi, leur répulsion affichée, leur dégoût de moi. L'ignorance qui mène à la colère et la culpabilité.

Mais s'il est un moment qui changea ma vie radicalement, ce fut ma première rencontre avec le Chien. Il y a deux décennies, à quelques enjambées d'ici...

Jusqu'alors, mes parents avaient compensé l'absence d'amour par la pratique quotidienne de l'imitation du bonheur, mais cette année-là, ils décidèrent de se haïr ouvertement. À cette occasion, je découvris les manifestations de l'amertume et de la détestation. Les bouteilles qu'on vide, les portes qui claquent, les assiettes qu'on se jette à la gueule, les gifles administrées, les coups de poing dans les murs, les pleurs asphyxiés, les cris qui paralysent.

Comme j'étais assez grand pour sortir de la maison, je fuyais les disputes parentales et me réfugiais sur les berges du canal. Je marchais jusqu'en amont du déversoir pour observer la nage des poissons entre les galets. Avec de l'eau jusqu'aux genoux et des larmes dans le nez, c'est là que, pour la première fois, le Chien vint à moi. J'entendis les animaux qui s'écartaient sur son passage, les rampants qui se cachaient dans les plantes aquatiques, les volatiles quittant les branches et les craquements de carapaces d'insectes écrasés sous son pas décidé. Je perçus son souffle lourd et profond, preuve de sa détermination ; le déplacement de l'air quand il esquiva les brindilles ; le déchirement du tissu agrippé par les ronces ; la confrontation des muscles et des roseaux, leurs craquements respectifs ; la percussion étouffée des semelles dans la poussière quand il enjamba les racines et les cailloux. Et puis, bien que ce fût impossible, il faillit me surprendre en arrivant au pied du talus plus vite que prévu.

Il se posta derrière moi et se massa la nuque. La soif le fit déglutir. Je pouvais entendre son cœur : malgré l'effort fourni, il battait lentement. Nous restâmes silencieux pendant de longues minutes jusqu'à ce que, sans quitter les écailles des yeux, je demandai :

« Tu as marché longtemps... Tu veux quoi ?

– Je sais que tu viens ici tous les jours. Mais je ne sais pas encore pourquoi.

– Tu m'espionnes ? Je t'ai jamais vu dans le coin.

– Pas besoin de te surveiller pour savoir où tu es. Savoir ce n'est pas deviner. Quand on devine on peut se tromper. Moi, je ne me trompe jamais quand il s'agit de retrouver les autres. Car c'est cela que je sais faire : je sais où ils sont. Tous. »

Il parlait comme un adulte. Je n'aimais pas ça.

Je levai la tête. Il se tenait entre le soleil et moi. Ses chaussures rouges empestaient la course. Son t-shirt était aussi trempé qu'abîmé. La sueur plaquait les cheveux sur ses tempes. C'était un garçon de mon âge mais il avait le regard d'un chef d'entreprise, le front soucieux d'un type qui a des problèmes bancaires, le sourcil sceptique d'un diplomate en échec.

« Il y en a d'autres comme moi ? demandai-je.

– Oui, il y en a d'autres comme *nous*... Alors ? Pourquoi viens-tu ici ?

– Mes parents s'engueulent tout le temps à la maison... Ici, c'est plus tranquille.

– Je t'ai posé une question. Pourquoi viens-tu ici ?

– Je...

– Tu n'as pas à avoir honte... C'est douloureux ?

– Un peu. Ça fait mal...

– La nuque.

– Oui... à la nuque. »

Il savait ça aussi... Il remua la vase du bout des doigts.

« Si tu ne deviens pas fou en grandissant, tu développeras d'autres facultés...

– C'est quoi des facultés ?

– Ça veut dire que petit à petit, tu apprendras à faire d'autres choses.

– Et si j'veux pas ?

– Un oiseau sait voler, un poisson respire sous l'eau. Crois-tu qu'on leur a laissé le choix ? »

Il sortit un paquet de cigarettes de sa poche ainsi qu'un briquet et puis il s'accroupit à côté de moi :

« Clope ?

– C'est pour les adultes ces trucs-là.

– Parce qu'avec ce que tu es capable de faire, tu penses encore être un enfant ? »